



**HAL**  
open science

# Sociabilités et pratiques de communication en milieu lycéen

Dominique Pasquier

► **To cite this version:**

Dominique Pasquier. Sociabilités et pratiques de communication en milieu lycéen. Travaux & documents, 2007, Usages et pratiques des TIC: Méthodes et terrains en questions, 31, pp.109–120. hal-02184456

**HAL Id: hal-02184456**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02184456>**

Submitted on 13 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Sociabilités et pratiques de communication en milieu lycéen

---

DOMINIQUE PASQUIER  
CENTRE D'ETUDE DES MOUVEMENTS SOCIAUX, EHESS

À partir d'une enquête menée par questionnaires et entretiens auprès de lycéens scolarisés dans la région parisienne, je voudrais aborder ici quelques questions touchant aux jeunes et aux pratiques de communication<sup>1</sup>. Les chiffres sont là pour le montrer, c'est une classe d'âge qui est particulièrement touchée par les nouvelles technologies de communication : 74 % des 11-20 ans possèdent un téléphone mobile et 67 % en ont un usage quotidien ; 90 % de cette même classe d'âge s'est déjà connecté à Internet, 41 % téléchargent de la musique sur les réseaux p2p, et 67 % se connectent à des messageries instantanées<sup>2</sup>. Ces statistiques sont parlantes, mais elles ne permettent pas d'expliquer le rôle que jouent ces nouvelles technologies dans la vie sociale juvénile. Entretiennent-elles des relations de substitution ou de complémentarité avec les relations en présence ? Comment s'opère le choix de tel ou tel support de communication ? Peut-on observer des variations significatives selon l'âge, le sexe ou l'origine sociale ?

## LA SPECIFICITE DES RESEAUX DE SOCIABILITE JUVENILES

Avant d'évoquer plus directement la question des pratiques de communication à distance, il est indispensable d'esquisser les grands traits de la sociabilité juvénile telle qu'elle a pu être observée auprès des lycéens dans cette recherche, ou analysée par d'autres auteurs.

Les réseaux sociaux juvéniles ont une configuration particulière : ils sont à la fois très étendus et très actifs — à aucun autre âge de la vie, les réseaux extra familiaux ne sont aussi fournis —, et très resserrés en termes d'âge<sup>3</sup>. La formation et la conduite des amitiés sont aussi

---

<sup>1</sup> Pour plus de résultats, voir Dominique Pasquier, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Éd Autrement, 2005.

<sup>2</sup> Chiffes de Médiamétrie, 2005.

<sup>3</sup> Bidart Claire, *L'amitié un lien social*, Paris, La Découverte, 1997 et Hérans François, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Economie et Statistique*, 1988, 216.

inscrites dans des contextes précis et dans des groupes<sup>4</sup>. Claire Bidart parle à leur propos d'une sociabilité « gigogne », « moins engagée par des liens personnels que par des habitudes de fréquentation et la reconnaissance progressive d'autres habitués »<sup>5</sup>. Les amitiés se font et se défont au gré du parcours scolaire, l'inscription dans une même filière, la vie dans une même classe, l'occupation de places proches l'une de l'autre<sup>6</sup>. En dehors de l'école, des liens se tissent, sur le lieu de résidence ou de vacance, à travers certaines pratiques de loisir. Les lycéens cultivent à la fois un grand nombre de liens faibles et un petit nombre de liens forts. Les garçons ont tendance à privilégier les premiers, les filles les seconds, mais tous doivent faire avec une réalité incontournable : sur le lieu scolaire, il est fort difficile d'échapper au jugement d'autres lycéens avec lesquels on entretient des liens plutôt lâches, mais qui n'en sont pas moins présents quotidiennement. C'est la fameuse distinction entre les « copains » — groupe mouvant d'individus avec lesquels les relations sont peu investies, et qui comprend aussi les copains des copains, ce qui peut mener à des groupes d'interconnaissance finalement très nombreux — et les « amis » avec lesquels peuvent se tramer des relations beaucoup plus intimes. Tout adolescent est capable d'opérer un tel classement au sein de ses fréquentations, comme il est capable de comprendre qu'au lycée, la vie sociale suppose de maintenir de front ces deux modes de relations. Un repli sur des relations très exclusives serait contraire à la vie quotidienne dans un établissement scolaire organisé autour de la vie en groupe.

Il existe toutefois des différences sociales dans la façon dont se constituent les réseaux amicaux des jeunes. Dans les milieux populaires, les liens amicaux des jeunes sont souvent liés au voisinage —

---

<sup>4</sup> Olivier Donnat, 1998, *Pratiques Culturelles des Français*, Paris, La Documentation Française : 88 % des 15/19 ans déclarent avoir un groupe d'amis réguliers.

<sup>5</sup> Elle montre aussi que la plupart de ces amitiés ne résisteront pas à l'entrée dans la vie professionnelle et l'installation en couple.

<sup>6</sup> Voir Maisonneuve et *al.* sur la vie en internat : « L'internat collectif semble indiquer un brassage constant et une occasion toujours offerte d'appariements en fonction des affinités caractérielles ». Or leur étude montre que les gens sont inclinés à sympathiser du seul fait de leur proximité : le fait d'être assis côte à côte se révèle exercer une influence importante et durable sur la formation des amitiés scolaires. « Les sujets n'ont pu se rapprocher parce qu'ils se préféraient mais ont été conduits à se préférer pour autant qu'ils étaient proches voisins », Maisonneuve Jean et Lubomir Lamy, *Psychosociologie de l'amitié*, PUF, 1993.

lieu d'habitation ou de scolarisation. Dans les milieux plus favorisés au contraire, le schéma d'extension des réseaux de sociabilité est plus large. En effet, la mobilité résidentielle de ces familles est plus grande. Les grands-parents peuvent résider dans d'autres zones géographiques, alors que la famille est davantage regroupée géographiquement dans les milieux populaires. En quelque sorte, les jeunes des milieux populaires ont des réseaux plus pauvres en termes d'étendue et de variété sociale. Les jeunes plus aisés constituent pour leur part des réseaux plus larges, plus variés socialement et plus mixtes sexuellement.

De même, les formes de mise en scène des relations diffèrent selon les sexes. Les filles développent plutôt une culture de la confiance, avec des amitiés qui se nouent souvent entre deux ou trois individus et l'obligation de parler de soi. Ces confidences s'appuient souvent sur des programmes de télévision ou de radio, supports communs relativement neutres, par rapport auxquels les filles se définissent. Les filles explorent davantage que les garçons le dévoilement de soi et l'expression de la subjectivité à partir des contenus des media. Pour leur part, les garçons suivent des formes de sociabilité plus groupales, avec une grande pudeur quant au dévoilement de soi et à la confiance. On ne doit pas se confier quand on est un garçon. Quiconque rompt cette règle se voit immédiatement sanctionné. Si l'on se confie, ce ne peut être que sur le mode du second degré ou de l'humour. Dans *Cœur de banlieue*, David Lepoutre montre que la relation dans le groupe masculin passe par une performance sociale autour du langage<sup>7</sup>.

L'homophilie sexuelle est forte dans les amitiés. Les travaux en psychologie sociale montre qu'à l'âge de six ans, un enfant a onze fois plus de probabilités de jouer avec un enfant du même sexe que lui qu'avec un enfant de l'autre sexe. Le phénomène de ségrégation sexuelle n'est en soi pas nouveau, mais il s'est radicalisé, de façon différente selon les milieux sociaux. Pascal Duret, qui a travaillé sur la question de l'identité masculine, montre que les milieux socialement et culturellement favorisés sont marqués par une certaine pénétration des valeurs féminines<sup>8</sup>. Ainsi, les garçons acceptent de se plier à certains codes de la culture féminine. À l'inverse, les milieux populaires font montre d'une radicalisation et d'une remise à l'honneur des valeurs de virilité.

Il existe enfin un lien fort entre les pratiques culturelles ou de loisir et les réseaux de sociabilité. Paradoxalement, les contraintes qui

<sup>7</sup> David Lepoutre, *Cœur de banlieue*, Paris, Editions Odile Jacob, 2001.

<sup>8</sup> Pascal Duret, *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF, 1999.

pèsent sur la déclaration et l’affichage des préférences culturelles sont beaucoup plus grandes dans le réseau des liens faibles que dans celui des liens forts. En effet, les amitiés se renforcent souvent autour de passions partagées (les fans de séries de télévision en sont un bon exemple<sup>9</sup>, tout comme les adeptes des jeux vidéo, ou les amateurs d’un genre musical particulier), mais elles ne sont pas forcément anéanties par d’éventuelles divergences dans les préférences culturelles — même si c’est une menace potentielle. Il y a une certaine marge de négociation, au nom de l’amitié. En revanche, dans le réseau des liens faibles il y a une forte pression à la conformité et peu de tolérance à la différence. Les groupes dictent des codes, qui peuvent varier bien sûr d’un groupe à l’autre : il y a des musiques qu’il faut écouter, des jeux et des sports qu’il faut pratiquer, des émissions de télévision qu’il faut regarder ; les interdits par la négative sont tout aussi nombreux, les émissions qu’il ne faut pas regarder, les musiques qu’il ne faut pas écouter, etc. Le ridicule et la marginalisation guettent ceux qui refusent de suivre ces codes. Au moins apparemment, car il n’est pas rare que les préférences affichées face au groupe de liens faibles soient des mises en scène destinées à faciliter l’intégration plutôt que de véritables goûts personnels. Il y a des goûts auxquels on adhère en société, pour être comme les autres, mais qui n’épuisent pas forcément la gamme plus large des intérêts qu’on nourrit plus discrètement chez soi. Il y a des pratiques de « scène » et des pratiques de « coulisses » pour reprendre le vocabulaire goffmanien.

Faire partie d’un groupe, c’est aussi montrer qu’on en fait partie. Si les lycéens associent des réseaux sociaux à des pratiques culturelles, ils associent aussi ces mêmes pratiques à des mises en scène de soi sur la scène sociale. Il y a une stylisation des goûts qui tend à radicaliser les appartenances culturelles en public. C’est un phénomène qui est extraordinairement sensible au niveau des apparences. Coupes de cheveux, vêtements, accessoires, le moindre détail est travaillé : il est destiné à communiquer quelque chose des goûts musicaux, des pratiques sportives et des préférences télévisuelles ou cinématographiques. La manière de porter son sac à dos ou la forme et la marque bien sûr d’une paire de baskets, peuvent signaler l’amateur de rap ou au contraire la fan du Loft. Les tee-shirts annoncent les supporters d’un club de football ou les passionnés de mangas. Le pantalon large et les cheveux en touffe l’adepte de skate, les sweats à capuche le pratiquant de

---

<sup>9</sup> Dominique Pasquier, *La culture des sentiments. L’expérience télévisuelle des adolescents*, Paris, Editions de la MSH, 1999.

foot. Tous ces signes ne sont peut être pas évidents à déchiffrer pour des adultes, mais dans la société des pairs ils sont parfaitement clairs.

Dans l'abondante littérature sur la production sociale des identités, il est souvent question de ces phénomènes de stylisation des modes de vie. « Lorsque de larges pans de la vie d'une personne ne sont plus structurés par des habitudes et des schémas pré-existants, l'individu est continuellement obligé de négocier des options de style de vie. Plus encore, ces choix ne sont pas des aspects extérieurs ou marginaux de ses attitudes, mais définissent qui « est » cette personne, « soutient Giddens<sup>10</sup>. Un auteur comme Kellner va jusqu'à parler de l'identité post-moderne comme d'un « jeu librement choisi, une présentation théâtrale du moi, dans laquelle chacun est capable de se présenter dans une variété de rôles, d'images et d'activités »<sup>11</sup>. Dans le cas des cultures adolescentes, ce serait une version abusivement optimiste du degré de liberté qui est au fondement du système de codification des apparences. Les signes de soi sont en réalité fortement contraints. François Dubet, dans ses travaux sur l'expérience scolaire des collégiens et lycéens, a très bien décrit l'extraordinaire conformisme groupal qui dirige des choix apparemment individuels. La vie en groupes sociaux constants, rythmée par des horaires communs, induit une forte tension entre la recherche d'authenticité et la pression à la conformité. Cette tension réduit singulièrement la part de liberté dans le jeu sur les identités : « les élèves peuvent bien sûr se percevoir comme des individus originaux, mais ils ont du mal à vivre cette différence comme positive, tant les critères du jugement scolaire paraissent les seuls disponibles ». « Pour être soi il faut d'abord être comme les autres » conclut Dubet<sup>12</sup>.

## FORMES ET SUPPORTS DE COMMUNICATION

Les nouvelles pratiques de communication entraînent-elles une réorganisation des sociabilités ? Pour répondre à cette question, il faut démêler un écheveau très compliqué. « Il y a dix ans, souligne

<sup>10</sup> Antony Giddens, *The transformation of intimacy : sexuality, love and erotism in modern societies* ; Cambridge, Polity Press, 1993, p. 75.

<sup>11</sup> Cité par Allard dans « Express yourself ! Les pages perso. Entre légitimation technologique de l'individualisme expressif et authenticité réflexive *peer to peer* », *Réseaux*, 2003, vol. 21, n° 117.

<sup>12</sup> F. Dubet et D. Martucceli, *À l'école. Sociologie de l'expérience scolaire*, Paris, Editions du Seuil, 1996.

Zbigniew Smoreda<sup>13</sup>, pour suivre les pratiques de communication des individus il suffisait d'étudier les rencontres en face à face, les conversations téléphoniques et d'évaluer la correspondance. Maintenant, avec la profusion des moyens de communication et les utilisations de plus en plus complexes combinant divers outils, il y a circulation et articulation entre les différentes pratiques de communication ». Les communications à distance n'ont absolument pas remplacé les communications en face à face, mais parfois elles en prennent le relais, en reconfigurant le cercle des interlocuteurs possibles, en offrant de nouvelles formes d'intimité dans les échanges ou au contraire des occasions de jouer sur les identités. Plus encore, le passage d'un mode de communication à l'autre — qui est le véritable phénomène à étudier — exprime et réalise tout à la fois des manières de gérer les émotions, de signaler l'importance qui est conférée à un échange, de mettre en scène le lien social. Communiquer est une entreprise très sophistiquée : chaque moyen de le faire a sa spécificité tant en termes de contenus que d'interlocuteurs. Il y a des personnes à qui l'on téléphone et d'autres à qui l'on écrit. Il y a des échanges écrits qui peuvent passer par une machine et d'autres qui demandent une écriture plus personnalisée. Il y a des mots qui doivent être écrits correctement et d'autres qui peuvent être phonétiques. Ils ne sont pas investis de la même charge émotionnelle. Il y a aussi des situations sociales qui supposent des rituels de communication particuliers : on peut faire une déclaration d'amour par téléphone, mais une annonce de rupture demandera une rencontre ou une lettre. On souhaite un anniversaire par un coup de fil ou un petit texto plutôt que par email. C'est plus chaleureux. Les séparations géographiques prolongées se gèrent souvent par des lettres postales, etc. Les lycéens maîtrisent extraordinairement bien l'écologie de ce système pourtant fort complexe. Ils savent préciser comment ils communiquent avec telle personne ou tel groupe de personne dans leur entourage. Ils savent raconter ce que chaque mode de communication représente pour eux, en terme d'expression des sentiments. La communication est devenue une forme de connaissance des autres.

Il faut faire sauter une première idée reçue : les nouvelles technologies de communication ne se sont pas substituées aux formes d'échange plus traditionnelles, comme la correspondance épistolaire ; elles ne sont pas non plus perçues comme un mode d'interaction plus agréable que les rencontres en face à face. Ces dernières constituent le moyen de communiquer avec les autres le plus répandu, le plus fré-

---

<sup>13</sup> *Lettre e usages*, France Telecom R & D, 2004.

quent et le plus prisé : les lycéens envisagent les nouvelles formes de communication comme un moyen provisoire de maintenir les liens en attendant la relation « en vrai ». En même temps, les communications à distance permettent de recourir à des registres émotionnels différents, lorsque le contenu de l'échange est trop intense pour être facilement gérable dans un face à face. Il serait du coup aberrant de dissocier les communications à distance des interactions en présence : elles se complètent parfaitement.

Il faut aussi comprendre que les manières de communiquer ont une histoire qui est liée à l'éducation familiale. Dans les milieux socialement défavorisés, les fréquentations amicales s'effectuent plutôt dans des lieux publics que dans le cadre du domicile qui est un espace réservé à la famille, l'échange écrit ne fait pas partie de la culture familiale mais en même temps l'usage du téléphone est limité pour des raisons financières. À l'inverse, dans les familles favorisées, il y a une éducation à la communication comme il y a une éducation à la sélectivité en matière de télévision : on y transmet le respect de la lettre manuscrite, le téléphone est l'objet d'un apprentissage de civilité, et tout est fait pour privilégier la rencontre sur l'échange à distance. Ce passé familial a une influence importante sur les supports d'échange qui sont privilégiés par les lycéens.

Enfin, il y a de grandes différences selon le sexe. L'ensemble des filles, y compris celles qui ont éduquées dans des principes de modération, consacrent une énergie toute particulière aux échanges interpersonnels, et ce sur tous les supports possibles. Une lycéenne sur deux — contre un lycéen sur trois — appelle ses ami(e)s tous les jours au téléphone, elles sont aussi plus souvent des utilisatrices quotidiennes de leur portable et sont plus nombreuses à entretenir des échanges réguliers par e mails. La différence filles garçons est encore plus importante lorsqu'on s'intéresse au maintien des liens avec des ami(e)s qu'on ne voit plus, comme on peut le voir sur le tableau suivant.



### Différences dans les pratiques de communication selon le sexe (en %)

	Filles	Garçons
Utilise son portable tous les jours	70 %	59 %
Téléphone à ses ami(e)s tous les jours	49 %	34,5 %
Garde des liens par téléphone avec des ami(e)s qu'il ne voit plus	80 %	58 %
Garde des liens par lettre postale avec des ami(e)s qu'il ne voit plus	72 %	30 %
Garde des liens par email avec des ami(e)s qu'il ne voit plus	47 %	41 %

Source : enquête lycée Pasquier, 2005.

Pour les garçons, « être ensemble » passe beaucoup plus par la réalisation d'activités communes que par l'exploration de la grammaire relationnelle. Pourtant, reviennent au fil des entretiens de nombreux propos laissant entendre qu'il y a un domaine qui échappe à cette règle générale : celui des échanges écrits par Internet. Le phénomène est suffisamment nouveau pour qu'on s'y arrête. Traditionnellement, la correspondance est une démarche plutôt féminine. Les travaux sur les journaux intimes<sup>14</sup>, les recherches sur les courriers adressés aux stars<sup>15</sup> ou tout simplement les statistiques sur la correspondance postale montrent tous un fort décalage selon le sexe. Il y a peu de garçons qui acceptent de se livrer par écrit. Or, les lycéens interviewés dans cette enquête ont été très nombreux à parler des mails ou des chats, et parfois même des SMS, comme des modes d'échange qui permettaient « autre chose », des relations plus vraies, plus intimes, plus denses. Des échanges où l'on pouvait parler de soi.

On peut avancer plusieurs hypothèses pour expliquer ce changement d'attitude face à la pratique épistolaire. Tout d'abord, on le sait, le rapport des garçons aux machines technologiques est très ludique. L'écriture sur ordinateur est chargée de ce potentiel, non seulement parce qu'elle se distingue du couple papier/stylo trop associé à la scolarité, mais aussi parce qu'elle se différencie des formes de correspondance traditionnellement pratiquées par les femmes. L'écri-

<sup>14</sup> Blanc Dominique, « Correspondances » in Daniel Fabre (Éd.), *Écritures ordinaires*, Paris, POL/BPI, 1995.

<sup>15</sup> Pasquier, 1999, *ibidem*.

ture électronique est par ailleurs beaucoup plus informelle que ce soit sur le plan des formules d'adresse ou celui de l'orthographe et de la syntaxe. Personne n'est là pour traquer les fautes, elles font partie du décor. Dans le cas des textos, il est même obligatoire de phonétiser la langue ou d'inventer des figures à partir du clavier pour respecter les limites de taille du texte. La prime va à ceux qui sont les plus inventifs et pas aux bons élèves. Enfin, l'écriture électronique est indéniablement plus neutre que l'écriture manuscrite, l'échange par téléphone, et bien sûr le face à face, et peut être du coup mieux adaptée aux formes de pudeur masculine.

Les échanges par ordinateur ouvrent donc un nouveau registre de parole intime pour les garçons. Les filles évoquent le téléphone et les courriers comme deux supports possibles de l'expression de soi, différents, mais dans le fond complémentaires. Elles pratiquent les deux alternativement, y compris en direction des mêmes interlocuteurs. Les garçons au contraire sont très nombreux à présenter l'échange téléphonique comme une forme de communication négligente, voire même dégradée, qui ne permet pas d'exprimer ce qu'on ressent. Par comparaison ils disent avoir trouvé dans les échanges écrits par ordinateur un support où peut s'opérer un véritable travail sur les sentiments et les liens.

Les échanges par chats proposent un cas de figure particulier. Contrairement aux mails — et même aux SMS — il s'agit d'échanges synchrones, plus proches du modèle de la conversation téléphonique. Mais à la différence de cette dernière, les interactions ne se font pas forcément avec des personnes que l'on connaît. De plus, il existe deux grands types de chats : des chats sans sélection et des chats avec inscription préalable sur une liste d'entrée (type MSN, ICQ)<sup>16</sup>. Enfin, la plupart proposent une double formule avec des salons de discussion ouverts à l'ensemble des interlocuteurs qui sont sur le site et des salons privés où se font des échanges à deux auxquels ne peuvent pas avoir accès les autres chatteurs. La complexité de cette architecture a son importance : elle offre des modes d'interaction très différents (en public ou en privé) et surtout des formules de sociabilité qui n'ont pas grand chose à voir les unes avec les autres, puisque dans un cas il s'agit de

---

<sup>16</sup> MSN Messenger permet d'échanger en ligne avec une quinzaine de personnes inscrites sur une liste et de savoir qui est connecté quand on se connecte soi-même. ICQ (*I Seek You*) qui signifie Je Te Cherche, est un *pager* qui permet de garder contact avec des amis sur Internet à l'aide d'un numéro unique. On peut aussi savoir qui est connecté, ou qui est occupé à déjà parler.

correspondre avec des inconnus et dans l'autre d'échanger avec des personnes préalablement identifiées. Plus intéressant encore, ces différentes possibilités ne se distribuent absolument pas de façon aléatoire socialement : on constate une forte corrélation entre l'origine sociale des lycéens, leur mode d'utilisation du chat et les formes de sociabilité qu'ils y développent.

Le chat de base, celui qui défraie la chronique lorsqu'on évoque les dérives sur Internet, est le chat de drague avec des inconnus. Il a bien des points communs avec les messageries roses qui ont fait la fortune du minitel dans les années 80<sup>17</sup> : on y drague avec un vocabulaire très crû. Personne ne sait qui est qui puisque tout le monde signe d'un pseudo et que l'affabulation est une quasi-règle dans les descriptions de soi, surtout physiques, mais pas seulement. Bref, on y joue sur les identités. Tous les lycéens ou presque sont allés un jour ou l'autre faire un tour sur ce genre de chat. Les élèves d'origine favorisée en sont parfois revenus horrifiés par l'obscénité du langage, et en tout cas condamnent ouvertement l'inanité de ces échanges où on ne cherche pas vraiment à communiquer avec les autres mais à se mettre en avant en se faisant passer pour qui l'on n'est pas. Les lycéens d'origine moins favorisée y trouvent nettement plus d'intérêt, voire de plaisir, même si, sur le long terme ce type de pratique ne dure jamais pendant des années : le chat de drague constitue en fait une sorte de phase d'initiation dans les pratiques internautes. Un peu comme ce « moment radiophonique » que décrit Hervé Glevarec dans son travail sur l'écoute des émissions de libre parole par les 14/16 ans<sup>18</sup>.

L'autre grand type de salon de discussion, celui des messageries instantanées, réunit des interlocuteurs qui se connaissent — même s'ils signent aussi leurs messages d'un pseudo. Il fonctionne selon un principe de sociabilité élective : on va se retrouver entre soi, un peu comme on le fait dans une soirée. Il associe un réseau aux contours délimités sur la base d'échanges possibles mais non contraints. C'est un réseau « à activer » : on ne sait pas avant qui sera présent ni pour combien de temps. En ce sens, il se distingue de la plupart des formes ordinaires d'interaction sauf peut-être de celles qui se déroulent dans le

---

<sup>17</sup> Jouët Josiane, « Une communauté télématique : les axiens », *Réseaux* n°38, 1989 ; Fornel de Michel, « Une situation interactionnelle négligée : la messagerie télématique », *Réseaux* n°38, 1989.

<sup>18</sup> Glevarec Hervé, « Le moment radiophonique des adolescents. Rites de passage et nouveaux agents de socialisation », *Réseaux*, 2003, vol. 21, n° 119.

cadre de lieux publics susceptibles d'être fréquentés avec régularité par certaines personnes, comme les cafés.

Au format du chat, il emprunte le principe d'une parole synchrone en groupe. Au mail celui d'un échange écrit entre des personnes identifiées. C'est donc un lieu de parole hybride. Mais les échanges qui s'y pratiquent et le sens qui leur est donné par les participants montrent qu'il s'agit là d'un lieu d'expression tout à fait particulier, qui ne se réduit à aucun des côtés de cette double filiation. Ce n'est pas un chat ludique : le langage est souvent phonétisé, mais il n'est jamais ordurier. Il n'a pas non plus pour but de connaître de nouvelles personnes — même si cela se produit —, mais il repose sur un schéma de parole collective : ce qui est écrit peut être lu par d'autres que le destinataire avec lequel on est en train de dialoguer, même si comme sur tous les chats, il existe une possibilité de passer dans un salon de discussion privé. Ce qui le fait pencher du côté du mail, à l'inverse, tient au caractère sérieux des échanges : on ne cherche pas à raconter n'importe quoi sur soi mais au contraire à dire des choses vraies. voire à dire là ce qu'on ne peut pas dire ailleurs.

Ces messageries sur liste donnent en effet aux échanges une liberté qu'ils n'ont pas toujours dans le face à face. On est donc très loin des chats avec des inconnus où il s'agit de percer le secret des personnes, de soulever l'anonymat par étapes successives. Là, c'est un travail sur des personnes « en groupe » prises en dehors de leur contexte d'interaction routinier. Comme une session de rattrapage interactionnel qui offre une nouvelle scène pour la parole en groupe. D'ailleurs il est intéressant de constater que ce sont surtout les garçons qui se comportent différemment sur ces messageries, comme s'ils trouvaient là un lieu où le dévoilement de soi est possible, sans craindre la risée du groupe, souvent fatale sur le lieu scolaire.

Pour bien des adultes, la manie du téléphone portable et des échanges sur Internet par les jeunes est peu compréhensible. Au mieux elle est jugée inutile et coûteuse, au pire elle est taxée de quasi pathologique, comme si elle s'était substituée aux relations en face à face. La presse se fait volontiers l'écho d'un tel point de vue et parle dans ses colonnes de pratiques compulsives. Or, s'il est absolument indéniable que les jeunes entretiennent un lien particulièrement fort aux nouvelles technologies de communication, cela ne veut pas dire qu'il s'agisse de pratiques superfétatoires ou purement ludiques ni encore moins qu'elles aient remplacé les formes d'échanges plus traditionnelles, à commencer par les interactions en face à face. Quand

on se penche de près sur ce qui motive ces échanges apparemment frivoles, on voit alors apparaître des comportements beaucoup plus complexes que ne le laisserait penser l'apparente normativité d'une « culture du contact » qui ferait fi des moyens d'échanger tant que les échanges se font. On voit aussi surgir des réticences ou des refus à communiquer à travers certains supports chez certains lycéens. Et chez tous, un discours étonnamment réflexif sur la signification qu'ils donnent aux différentes formulations de l'interaction avec les autres.